

NIELS BLACKWOOD

Niels Blackwood est né à Nordregg, sur une île où la guerre n'est jamais un accident de l'Histoire mais une donnée structurelle. Ici, la paix n'est pas une promesse, seulement une discipline maintenue tant que chacun tient sa place. Les récits du dragon asservi et du magister devenu tyran ne sont pas racontés pour nourrir l'imaginaire, mais pour rappeler une règle simple : ce qui n'est pas maîtrisé finit toujours par se retourner contre ceux qui le manient.

Il portait cette réalité dans son corps avant même de la comprendre. Grand, large d'épaules, massif sans lourdeur, Niels avait cette carrure que l'on remarque immédiatement. Une présence dense, presque immobile, comme un roc posé là par le hasard. Ses cheveux noirs, souvent attachés sans soin, contrastaient avec ses yeux bleu acier, froids et attentifs. Ce regard n'était jamais vide. Il jaugeait, mesurait, évaluait. Quand Niels regardait quelqu'un, il ne voyait ni le visage ni les mots, mais l'équilibre, les appuis, les hésitations. Une force de la nature, oui, mais une force contenue, disciplinée, tenue en laisse par une volonté inflexible.

À quinze ans, comme la majorité des garçons de Nordregg, il entra à la caserne. Pas par vocation, encore moins par idéalisme. Le service militaire n'y est ni un honneur ni une sanction : c'est un passage obligé, une épreuve collective destinée à trier ceux qui tiendront de ceux qui céderont. On y apprend à marcher droit, à obéir sans discuter quand il le faut, et surtout à comprendre qu'une faiblesse individuelle met toute la ligne en danger. Niels s'y distingua rapidement, non par la brutalité, mais par l'observation. Il comprenait les corps avant les armes, les appuis avant les coups, la fatigue avant la faute.

Les années passèrent, puis vint le temps des vingt printemps de service. Ceux qui survivaient à cette rigueur pouvaient prétendre à rejoindre l'élite : les Légions Écarlates. Quand Niels revêtit la cape rouge sang, il ne ressentit aucune fierté particulière. Il y vit un rappel constant : ici, chaque erreur se paie comptant. Les Légions n'avaient pas été façonnées pour des guerres de conquête, mais pour répondre à la plus grande menace pesant sur l'Archipel : les raids valakryens.

Ces attaques n'avaient rien de frontales. Elles surgissaient de la mer, frappaient vite, brûlaient ports et villages côtiers, capturent hommes et ressources, puis disparaissaient avant que la riposte ne se mette en place. Elles imposaient une vigilance permanente : garnisons en alerte, routes surveillées, flottes prêtes à lever l'ancre à toute heure. Pour Niels, cette guerre-là fut formatrice. Une guerre sans gloire, sans ligne de front claire, où l'endurance, la coordination et la capacité à tenir sous tension comptaient plus que l'exploit.

Il connut les longues périodes sans combat ouvert, les nuits passées à attendre un signal qui ne venait pas, les débarquements avortés, les escarmouches brutales où tout se jouait en quelques instants. Il vit des soldats solides céder non par manque de compétence, mais parce que l'usure finissait par briser ce que la technique seule ne pouvait soutenir.

C'est là que son rapport au combat évolua profondément. Il cessa de penser en termes de victoire éclatante et commença à raisonner en termes de maintien. Tenir une ligne. Protéger un port jusqu'à l'aube. Couvrir une retraite. Briser un affrontement avant qu'il ne dégénère. Il comprit que survivre n'était pas une faiblesse, mais une compétence stratégique. Cette lucidité lui valut le respect silencieux de ses hommes, mais l'éloigna peu à peu des discours officiels, trop prompts à parler d'honneur et trop lents à compter les brisés.

Il observa aussi l'envers des Légions : la fatigue accumulée, les frustrations, les excès, les marchés noirs autour des casernes, les hommes qui tenaient encore debout mais se fissuraient de l'intérieur. La discipline maintenait la structure, mais elle ne réparait pas tout. Face aux raids valakryens répétés, il devint évident pour Niels que même la meilleure armée ne suffit pas si ceux qui la composent ne savent pas gérer l'usure.

Quand vint le moment de quitter les Légions Écarlates, il refusa les postes honorifiques qu'on lui proposa. Il avait vu trop de vétérans se figer dans des rôles symboliques, incapables de transmettre autre chose qu'un récit glorifié. Nordregg et l'Archipel avaient déjà payé trop cher les traditions figées et les illusions de maîtrise. S'il restait dans le combat, ce serait autrement.

Il devint maître d'armes.

Pas un instructeur de parade. Pas un formateur de tournoi. Un maître d'armes au sens brut : quelqu'un qui apprend à tenir quand tout s'effondre. Son enseignement était rude, volontairement. Il brisait les certitudes avant de corriger les gestes. Il faisait tomber ses élèves encore et encore, jusqu'à ce qu'ils comprennent que leur corps ment dès que l'esprit panique. Il refusait d'enseigner une arme isolément : l'épée appelait la dague, la lance appelait la lutte, le bouclier appelait parfois la fuite. Aucune technique n'était sacrée. Si elle cessait de fonctionner sous pression, elle devait disparaître, peu importe l'orgueil qu'elle flattait.

Sous sa carrure massive et son ton abrupt, Niels restait profondément nordrois. Direct. Sans détour. Allergique aux discours creux et aux solutions faciles. La méfiance ancestrale de Nordregg envers le pouvoir mal encadré, renforcée par des années à contrer des raids imprévisibles, avait forgé chez lui un rejet viscéral des promesses de contrôle absolu. Il avait vu ce que coûte la moindre faille dans la vigilance.

Lorsque Drakan et Elyra vinrent à lui, Niels reconnut immédiatement le schéma. Pas une idéologie, mais une urgence. Des individus déterminés, prêts à agir, mais exposés à une menace qui les dépasserait s'ils n'étaient pas préparés autrement. Il ne vit pas une organisation naissante. Il vit des combattants qui allaient devoir affronter quelque chose de diffus, persistant, dangereux sur le long terme, et qui risquaient d'y laisser bien plus que leur vie s'ils s'y engageaient sans structure.

Alors il accepta. Pas par foi. Pas par goût du commandement.

Mais parce que son parcours, des casernes de Nordregg aux rangs des Légions Écarlates, façonné par la lutte constante contre les raids valakryens, puis prolongé dans la transmission, lui avait appris une vérité simple : face à une menace qui ne disparaît jamais vraiment, la seule réponse durable est de préparer ceux qui devront tenir.

Avec la Guilde de Sombre-Sang, Niels Blackwood n'enseigne pas comment gagner. Il enseigne comment durer. Comment décider quand il n'y a plus de bonne option. Comment rester debout quand tout se disloque.

Il ne les prépare pas à la victoire. Il les prépare à survivre assez longtemps pour que la victoire reste possible.